

Robert
NAMIAS

**MORTELLES
COMÉDIES**

ROMAN

An illustration showing two hands holding microphones. The hand on the left is black and holds a black microphone. The hand on the right is yellow and holds a yellow microphone. The background is red with black diagonal stripes.

**PETITS MEURTRES
EN DIRECT**

REJOIGNEZ LE JEU DE MASSACRE

L'Observatoire
Editions de
L'Observatoire

Mortelles Comédies

Du même auteur

Le Brun et le Rouge, avec Michèle Cotta, Robert Laffont, 2020 ; J'ai Lu, 2022.

Fake News, avec Michèle Cotta, Robert Laffont, 2019 ; J'ai Lu, 2020.

Robert Namias

Mortelles Comédies

Roman

L^Éditions de
L^Ébservatoire

ISBN : 979-10-329-2077-0

Dépôt légal : 2022, mai

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Pour Anne.

Mon inquiétude unique, devant le journalisme actuel, c'est l'état de surexcitation nerveuse dans lequel il tient la nation.

Aujourd'hui, remarquez quelle importance démesurée prend le moindre fait. Quand une affaire est finie, une autre commence. Les journaux ne peuvent pas vivre sans cette existence de casse-cou. Si des sujets d'émotion manquent, ils en inventent.

Émile Zola,
in *Le Figaro littéraire*, 1888.

Chapitre 1

Le premier coup l'avait à peine effleuré. Juste une sensation de brûlure. La veste avait amorti le choc et freiné la lame. Il se mit à courir sans se retourner. Inutile de crier ou d'appeler à l'aide. Coincée entre le bois de Boulogne et le boulevard Suchet, la rue peu fréquentée dans la journée ressemblait à une impasse sans âme dès la nuit tombée. L'agresseur connaissait ses habitudes. Les soirs de fête ou de dîner entre copains, il libérait son chauffeur et rentrait seul au volant de sa Mini noire. Rarement après minuit. Ce jour-là n'avait pas fait exception. Il s'était seulement agacé de ne pas trouver de place au pied de son immeuble et avait dû faire plusieurs fois le tour des blocs bâtis dans les années 1930, avant de se garer dans l'avenue voisine. Encore quelques mètres et il serait protégé par la lourde porte cochère ouvrant sur l'immense hall de son hôtel particulier. Il voulut accélérer mais n'y arriva pas. Son côté droit le faisait souffrir. Il pensait courir mais ne faisait que se traîner. À quelques pas de chez lui, il dut mettre un genou à terre. La blessure l'empêchait d'avancer. Il y porta la main et sentit le liquide chaud et visqueux lui couler entre les doigts. D'abord un mince filet provoqué par la pointe du poignard, puis une béance par laquelle inexorablement sa vie s'échappait, charriée dans un flot de sang. Son agresseur l'avait rattrapé et lui faisait face

désormais. À visage découvert. Sans importance puisqu'il allait le tuer. L'homme eut juste le temps de se dire qu'il ne connaissait pas ce visage avant d'être achevé. Trois coups dans la poitrine, plantés avec la précision d'un chirurgien, à l'endroit exact où le cœur se love contre le poumon. Un seul aurait suffi mais le meurtrier avait agi comme s'il n'était plus lui-même. Voilà plusieurs mois qu'il suivait sa victime, vérifiant qu'à l'exception de rares voitures qui passaient indifférentes, pour rallier à la hâte le bois de Boulogne, l'avenue bordée de bâtisses luxueuses était, dès la nuit tombée, noyée dans le silence d'un quartier sans vie. Quelques promeneurs égarés au crépuscule, puis plus rien, sinon l'ennui qui ruisselait hors les murs de ces immeubles aux pierres épaisses, prisons dorées pour bourgeois plus soucieux de l'adresse que du décor. L'homme à terre, né de l'autre côté du périphérique, n'était pas de ces gens-là mais l'ambition l'avait fait émigrer dans cet Ouest parisien qui, à défaut d'honorabilité, abrite les bonnes manières et l'argent qui en font office. D'autant plus à l'aise avec eux qu'il ne se sentait pas obligé de respecter leurs codes.

La plupart s'étaient rendus à sa soirée avec le secret espoir que l'apothéose de la nuit ne serait finalement que le crépuscule de sa puissance. Au premier rang de ses faux amis, les politiques qui avaient cru longtemps imposer leur loi, mais qui face à lui, avaient dû admettre qu'ils ne pesaient que le poids de leurs ambitions et de leurs rêves contrariés. S'il n'avait pas été seul dans sa voiture, il aurait éclaté de rire. Il s'était contenté de sourire, se repassant en boucle le film de la soirée et les images en couleurs de ces huiles républicaines qui ne tarissaient pas de mots flatteurs. À commencer par le président, mimant une amitié et une admiration qui n'étaient que le versant mondain du mépris qu'il lui avait si souvent

manifesté. Mais il n'avait que faire de cette arrogance présidentielle ; si l'hôte de l'Élysée était là, c'était bien parce que dans ce duel audiences contre bulletins de vote, il avait depuis longtemps joué gagnant. Fulgurance du visionnaire ou médiocrité de l'affairiste ? Sur un bout de trottoir parisien, le tranchant d'un poignard venait brutalement de mettre fin au débat.

Pris dans les phares d'une voiture qui s'avançait à grande vitesse, le meurtrier eut juste le temps de se réfugier sous un porche. La voiture le dépassa sans ralentir, ignorant l'homme qui gisait à terre, bientôt suivie d'une autre qui roulait trop vite pour apercevoir la silhouette du tueur. Avançant de quelques pas, celui-ci ne vit plus à sa droite que deux minuscules points rouges et, côté gauche, l'ombre portée des grands arbres qui bordent l'hippodrome. Réduite au silence d'une nuit sans histoire, l'avenue était redevenue l'artère paisible et endormie qu'elle n'avait cessé d'être que le temps d'un crime qui se voulait parfait. Celui d'un rôdeur anonyme, voleur de portefeuilles, qui, deux kilomètres plus tard, parcourus sans hâte, avait jeté le poignard et les papiers de sa victime dans les eaux glacées du lac.

Deux étages plus haut, indifférent à ce qui venait de se jouer, un couple écrivait à la même heure un nouvel épisode de son interminable conflit. Les deux ne manquaient ni d'argent ni du confort que leur offrait cet appartement avec vue sur le Bois, mais depuis la disparition de leur unique enfant, ils multipliaient disputes et accusations blessantes dans une guerre des mots qui les abîmait chaque fois un peu plus. Et cette nuit-là, les mots avaient frappé si fort que le corps à corps amoureux qu'ils se livraient après chaque agression n'avait pas suffi à gommer les blessures de la nuit. Seuls les joggings

matinaux de Pierre Lemarchand avaient le pouvoir de lui faire oublier les rancœurs accumulées. En fermant la porte derrière lui, il s'était dit que cette fois c'était la bonne, qu'il ne remonterait dans l'appartement que pour clore l'ultime chapitre d'un malheur épuisant.

Sauf que l'instant d'après, il n'y pensait déjà plus. Sur le trottoir, il faillit trébucher sur le corps de l'homme. La plupart auraient hurlé, lui était resté immobile, incapable d'émettre un son, fasciné par ce visage aux yeux grands ouverts. La position du corps couché sur le dos ne laissait aucun doute. L'homme était mort dans un face-à-face terrifié avec son assassin, les yeux implorant une grâce qui lui avait été refusée.

Jusqu'à ce matin d'automne, Lemarchand n'avait de la mort qu'une image irréelle et impalpable. Au point qu'il avait toujours refusé d'imaginer le corps sans vie de sa fille disparue. Il parlait de « rapt », jamais de « crime ». Devant ce corps inerte, dont les dernières pensées s'étaient perdues dans cette flaque de sang, il n'était ni ému ni apeuré. Ce cadavre ne lui disait rien, ne lui rappelait rien. Passé la surprise de la première seconde, il s'étonnait seulement de ces yeux ouverts qui le fixaient. Comme si le mort lui parlait encore.

Il pensa les refermer mais ça n'était pas une bonne idée. Il n'était pas au cinéma, cette avenue où ne passait jamais personne à cette heure grise n'était pas un décor de film. Il appela la police et décrivit ce qu'il avait sous les yeux. Avec si peu d'émotion que le policier de permanence crut d'abord à la plaisanterie d'un fêtard, au retour d'une soirée trop arrosée. Mais l'homme n'avait pas la voix d'un ivrogne et la description de la scène de crime était trop réaliste pour être totalement imaginaire. La voiture de police la plus proche maraudait sur une avenue voisine, il lui fallut trois minutes à peine pour être

sur place. Les deux flics s'étaient précipités sur le cadavre, ignorant celui qui venait de les appeler. Sans précaution excessive, ils avaient fouillé les poches intérieures de la veste ensanglantée pour constater que l'homme assassiné n'avait ni papiers ni argent, puis se tournèrent enfin vers Lemarchand, obsédé à cet instant par une seule question : à quel moment les policiers allaient fermer les yeux du cadavre ? Comme si l'image d'un homme endormi allait redonner à ce mort sa dignité perdue.

– Qui êtes-vous ?

– J'habite dans cet immeuble, répondit Lemarchand, agacé par le ton du policier.

– Et ça vous arrive souvent de sortir avant l'aube ?

– Parfois. Quand je n'arrive pas à dormir. Dans ce cas, je pars courir le long du champ de courses.

– Vous connaissez cet homme ?

– Non, jamais vu.

Le policier regardait Pierre Lemarchand qui ne manifestait aucune émotion. Il ne put s'empêcher de lui demander, mi-ironique mi-inquiet :

– Ça vous arrive souvent de voir des macchabées ?

– Non, c'est même la première fois que je vois un mort.

– Et ça ne vous fait rien ? Parce qu'en plus, celui-ci n'est pas banal.

– Je m'étais parfois demandé comment je réagirais.

– Et alors ?

– Alors, rien. Ce cadavre m'est indifférent, d'ailleurs la mort m'est indifférente. Je n'y pense jamais puisqu'elle est impensable.

Le policier regardait Lemarchand sans comprendre. L'homme qu'il avait en face de lui était ailleurs, étranger à la situation. Déjà loin. Avec sa fille dont il ne doutait pas qu'elle soit encore en vie. Avec sa femme dont il ne

savait plus, à cette minute, s'il voulait se séparer. La nuit avait été violente. La dispute, l'amour qui ne réparait plus rien, et puis ce cadavre et sa froideur devant cette mort qui avait frappé à la porte... Il venait de comprendre que depuis la disparition de leur enfant, c'était lui qui s'était retiré du monde des vivants. Il n'avait plus qu'une envie, rentrer chez lui, monter quatre à quatre les marches qui le séparaient de sa femme, se glisser en elle pour renouer les fils de leur histoire, lui faire un autre enfant et faire comme si rien n'était arrivé. Il se précipita vers la porte de son immeuble, le second flic l'arrêta net alors que trois autres voitures de police arrivaient, sirènes hurlantes.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Je rentre chez moi. Je n'ai plus rien à faire ici.

– Vous plaisantez, j'imagine.

Pierre ne cachait plus son exaspération.

– Qu'est-ce que vous me voulez exactement ?
bredouilla-t-il, regrettant presque d'avoir fait le 17.

Après tout ce mort, ça n'était pas son problème. À cet instant, il pensait même qu'il aurait mieux fait de rejoindre l'hippodrome sans se préoccuper de ce cadavre sans importance.

Une vingtaine de policiers étaient désormais sur place. Lemarchand vit surgir d'une camionnette deux femmes et un homme en combinaison blanche qui commencèrent à s'affairer autour du cadavre. Il était à peine 6 heures et l'arrivée de cette foule en uniforme, très inhabituelle dans cet endroit, avait éveillé la curiosité des voisins. Des fenêtres qui s'ouvraient, une à une, sur ce spectacle inédit, on ne voyait pas grand-chose sinon des policiers qui s'agglutinaient autour d'un corps ensanglanté, dos contre terre. Impossible de voir le visage du mort, mais la mare de sang ne laissait aucun doute. Les premières photos commençaient à circuler sur Twitter.

Les adeptes du réseau n'avaient pas mis longtemps à accompagner ces clichés de commentaires d'autant plus créatifs qu'ils étaient totalement imaginaires. Les supputations allaient bon train depuis les balcons. Suicide, règlement de comptes, crime passionnel et même attentat. Pour quelques tweets qui laissaient ouvertes ces hypothèses, des centaines d'autres avaient déjà opté pour l'une ou l'autre de ces explications.

Le second flic avait rejoint son collègue pour interroger leur unique témoin.

– Vous nous avez dit que vous habitiez ici, mais encore ? lui demanda-t-il sur un ton qui se voulait conciliant.

– Je m'appelle Lemarchand, lui répondit Pierre, en lui tendant sa carte d'identité.

Le policier tournait et retournait le morceau de papier plastifié comme s'il s'agissait d'un document rare et confidentiel. En levant les yeux, il répéta :

– Lemarchand... Pierre Lemarchand ? Votre nom me dit quelque chose. Vous avez déjà eu affaire à la police ?

– Non.

– Pourtant, reprit le premier flic, mon collègue a raison, votre nom ne m'est pas inconnu. Lemarchand... Lemarchand... Mais si, vous avez eu affaire à la police. Pierre Lemarchand, ça me revient, vous êtes le père de cette petite fille disparue il y a six ans, peu après qu'une jeune femme l'avait accompagnée à l'école.

– Cette jeune femme, rétorqua Pierre, c'était sa gouvernante. Elle a été disculpée. Mais vous les flics, vous n'avez jamais rien trouvé. Alors, votre cadavre j'en ai rien à foutre, je n'ai rien à voir avec cette histoire. Je vous ai prévenus, c'est tout. Maintenant fichez-moi la paix, ajouta-t-il en tournant les talons pour s'engouffrer dans son immeuble.

Le commissaire du XVI^e venait de les rejoindre. Les deux agents commencèrent à raconter, il les interrompit.

– Pierre Lemarchand ? Le père de la gamine disparue ?

– Oui, c'est lui. Drôle de bonhomme, il n'a manifesté aucune émotion, nous demandant juste à quel moment on allait fermer les yeux du mort.

– C'est tout ?

– C'est tout. Le seul instant où il s'est départi de son calme, c'est lorsqu'il a parlé de sa fille. C'était violent. Il nous a reproché d'avoir bâclé l'enquête et d'avoir abandonné les recherches dès que la presse est passée à autre chose. Apparemment, il en veut toujours à ce journaliste qui, en direct, avait annoncé dans le 18/20 de Globe Info que la gamine avait été retrouvée.

– Oui, je m'en souviens, l'information avait été démentie quelques instants plus tard mais le mal était fait. Sa femme a fait une tentative de suicide dans la nuit qui a suivi.

– Manifestement, ça a laissé des traces.

– Foutez-lui la paix pour l'instant, conclut le commissaire. On le convoquera le moment venu.

Il était à peine 6 h 30, l'aurore naissante colorait d'un jaune vif l'avenue désormais aussi bruyante qu'un dimanche de brocante. Il y avait les riverains, devenus les premiers informateurs par la grâce des portables, et tous ceux qui, alertés par Twitter, s'étaient précipités pour ne rien voir mais filmer malgré tout ce qu'ils ne voyaient pas. Et c'est ainsi que sur les réseaux sociaux, on pouvait lire les premiers comptes-rendus de cette histoire qui n'était pas écrite.

Le commissaire avait rejoint l'équipe de la police scientifique. Les trois confirmèrent que les coups portés au niveau du cœur n'avaient laissé aucune chance à l'homme étendu sur le trottoir.

– Et on ne sait toujours pas qui est cet homme ? demanda-t-il avant de s’approcher à pas lents, comme s’il appréhendait de découvrir le corps.

Il n’avait jamais aimé les morts, non pas qu’ils l’impressionnassent, mais il leur en voulait de borner le chemin qui le conduisait à sa propre disparition. Celui-là était particulièrement laid. Les yeux grands ouverts semblaient implorer une impossible résurrection. Aux pieds du cadavre, il blêmit et se mit à hurler en se tournant vers son adjoint.

– Vous vous foutez de moi ? Ne me dites pas que vous ne l’avez pas reconnu ! Appelez l’Intérieur.

– L’Intérieur ? Mais vous avez vu l’heure ?

– Et alors ? Vous pensez qu’ils dorment avec ce bordel dans le Sud ?

Il avait raison. Place Beauvau cette nuit-là, il n’y avait pas seulement un conseiller de garde mais une bonne partie du cabinet, réunie en salle de crise autour de la ministre. Les pluies torrentielles annoncées dans le Gard avaient dévasté une dizaine de communes autour d’Anduze. Cinq personnes portées disparues et les chaînes d’info qui diffusaient en boucle des images de ponts effondrés, de routes coupées et de voitures emportées par les ruisseaux devenus en quelques heures des fleuves torrentueux. Sur les plateaux, les députés de l’opposition et les éditorialistes, promus pour l’occasion experts en catastrophes naturelles, rivalisaient d’imagination pour dénoncer l’incompétence du gouvernement et son incapacité à éviter des drames pourtant si prévisibles. Quant aux élus de la majorité, qui n’avait plus de majorité que le nom, ils n’étaient pas ce matin-là les derniers à dénoncer l’impéritie gouvernementale. Devant les écrans qui tapissaient les murs de la salle de crise, la ministre de l’Intérieur, Salma Rossel, ne décolérait pas. Venant de

l'opposition, les attaques étaient sans surprise, celles des éditorialistes l'indifférait, mais de la part de la majorité c'était insupportable.

Furieuse, Rossel était au téléphone avec le directeur de la rédaction de I-Direct, la dernière-née des chaînes d'info, quand son chef de cabinet lui glissa un mot.

J'ai le commissaire du XVI^e au téléphone, il veut vous parler.

Rossel, d'un geste agacé, lui fit entendre qu'elle n'en avait pas fini avec le journaliste, mais le conseiller fit comme s'il n'avait pas compris et parla suffisamment fort pour que cessent les autres conversations.

– Il ne veut rien me dire. Vous devriez le prendre.

Rossel, surprise par le ton comminatoire de son collaborateur, lui arracha, excédée, le téléphone, coupant court sans préavis à l'échange peu amène qu'elle avait avec le patron de I-Direct.

– Commissaire, j'espère que c'est important, parce qu'ici nous n'avons pas dormi de la nuit. (Et haussant le ton.) Vous avez une hiérarchie, nom de Dieu ! Si chaque fois qu'il y a un problème, vous appelez la ministre...

Le commissaire l'interrompit avant d'être couvert de noms d'oiseaux.

– Madame la ministre, Sylvain Bourdarias...

– Quoi, Sylvain Bourdarias ? grogna Salma Rossel. Je connais le patron de Globe Info. Un grand patron, mais qui devrait s'occuper un peu plus de ce qui se raconte sur ses chaînes. Vous ne m'appelez tout de même pas pour me dire qu'il s'est fait choper au bois de Boulogne ?

– Non, il...

Le commissaire tenta de reprendre la parole. En vain.

Remerciements

À Muriel Beyer, qui m'a accueilli dès que je lui ai fait part de ce projet. Son enthousiasme et sa confiance ont été les meilleurs des encouragements.

À Dana Burlac, qui dès la lecture du manuscrit m'a accompagné avec délicatesse et amitié.

À Catherine Birnbaum et Séverine Caniot, qui m'ont assisté avec patience et pertinence.

À tous ceux que je ne peux citer tant ils sont nombreux, que j'ai croisés dans ma vie professionnelle et qui m'ont fait aimer ce métier passionnément.